Une révision historiographique: Franco Simone, la littérature française du XVI^e siècle et le paradoxe de l'italianisme

Jean Balsamo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2633>

DOI : 10.4000/studifrancesi.2633

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

Pagination : 525-533

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean Balsamo, « Une révision historiographique: Franco Simone, la littérature française du XVI^e siècle et le paradoxe de l'italianisme », *Studi Francesi* [En ligne], 171 (LVII | III) | 2013, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2633> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.2633>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Une révision historiographique: Franco Simone, la littérature française du XVI^e siècle et le paradoxe de l'italianisme

Abstract

Franco Simone renouvela entièrement la question de l'italianisme et de l'anti-italianisme. Il considérait ces notions non pas comme des données objectives mais comme des «*strutture interpretative*» qu'il fallait repenser en faisant leur histoire en tant que système de représentation, dans le cadre d'une histoire générale de la littérature française, elle-même conçue comme une histoire de la «*storiografia letteraria francese*». Il sut démontrer que les auteurs français qui imitaient les formes italiennes étaient mus par un mouvement d'émulation poétique et éthique qui reposait sur une revendication de supériorité. Il donna une claire définition de ce processus politico-culturel en termes d'*idéologie*, c'est-à-dire comme l'ensemble des relations complexes qui fondent un système de valeurs partagées, à une époque et dans une société données, à travers des constructions rhétoriques et symboliques : au XVI^e siècle, l'amour de la monarchie. L'attention portée à l'idéologie révèle au cœur de l'historicisme rigoureux de Simone une attention novatrice à la dimension affective des formes symboliques, ce que l'on appelle, précisément, la *littérature*.

Franco Simone came back on the topic of italianism and anti-italianism as an interpretative structure. He claimed it to be re-examined and re-historicized as a product of ideological elaboration, in the context of a revised history of French literature, which he conceived as the history of French literature historiography. He pointed out that the reception of Italian works revealed that French authors who seemed to be the most receptive to Italian influence were in fact emulating poetically and ethically to assert their own superiority. Simone gave a clear definition of such a cultural-political process, by using the notion of "ideology": in determined societies, the combination of complex relations, which give the basis of a shared system of values, is able to create a true consensus, as was the case in the 16th Century France the uncontested love for the monarchy, through rhetoric and symbolic constructions. Simone's attention toward ideology revealed his subtle insight for the emotional dimension of symbols: that means precisely, for literature.

On reconnaît un maître à sa capacité de proposer des synthèses en donnant sens à des recherches dispersées, à sa capacité de formuler clairement, en quelques conceptions opératoires, ce qui émerge de ces recherches; on reconnaît aussi un maître à sa capacité d'innover là, et précisément là où d'autres suivent des chemins balisés, à ses suggestions, qui pour n'être pas développées par lui-même, ouvrent des perspectives élargies à ceux qui savent les écouter. La leçon de Franco Simone n'a pas été philologique *stricto sensu*; elle n'a pas porté sur des auteurs en particulier. Elle a été plus générale, d'ordre historique, et plus encore, d'ordre historiographique, comme une réflexion très moderne sur la nature idéologique, tant de la littérature que de l'histoire de la littérature.

En 1976, à l'occasion d'une des dernières rencontres savantes à laquelle il participa, à l'Accademia dei Lincei, et dont le recueil des actes fut l'occasion d'une de ses dernières publications, Franco Simone choisit de revenir en termes de méthode sur une question qui pouvait apparaître un peu abstraite, celle de l'italianisme et de l'anti-

italianisme dans la littérature française du xvi^e siècle¹. D'une certaine manière, cette question dès l'origine était au cœur de ses travaux, qu'il concevait à la lumière de la relation entre les lettres françaises et les lettres italiennes en langue savante et en langue vulgaire. Il n'avait certes jamais traité véritablement la question sous ces termes, «italianisme et anti-italianisme», et l'on cherchera vainement, avant cette contribution au colloque des Lincei, une étude sous ce titre. Mais cette absence même avait un sens, celui d'un refus ou du moins d'une réticence face à des notions qui s'inscrivaient dans une histoire et qui servaient à des discours trop attendus. En 1938, au début de sa carrière de chercheur, Franco Simone, alors à Paris, avait rencontré Henri Chamard, un grand professeur à la Sorbonne, auteur d'une somme consacrée à l'histoire de la Pléiade. Celui-ci, qui avait relevé les emprunts faits par Ronsard et ses amis aux poètes italiens pour les critiquer comme manque de sincérité poétique, lui avait suggéré un sujet de mémoire portant précisément sur l'histoire de l'anti-italianisme en France à la Renaissance². Le jeune chercheur ne donna pas suite à ce projet, qui resta en attente, ou mieux, en puissance dans sa réflexion ultérieure, avant de revenir au jour, près de quarante ans plus tard, par ce biais qui le rattachait à Henri Chamard.

À côté de raisons personnelles, matérielles ou de circonstances qui ne permirent pas à Franco Simone de donner suite à la proposition du savant français, il y avait une autre raison, majeure, qui lui interdisait d'étudier cette question selon les termes mêmes dans lesquels elle avait été formulée et qui correspondaient, si on les rattache aux travaux de Chamard, à un schéma historiographique figé. L'italianisme et l'anti-italianisme étaient ce que Simone allait appeler des «*strutture interpretative*» et non pas des données historiques objectives. Là où Chamard, à la suite de ses propres travaux, pouvait demander d'étudier la relation aux œuvres italiennes, d'établir un catalogue d'imitations et d'emprunts (l'italianisme), et d'autre part de recenser dans les écrits du temps, chez Henri Estienne par exemple, auteur bien connu de *Deux dialogues du nouveau langage françois italianisé* (1578), toutes les formes d'une polémique hostile à l'Italie et à l'influence qu'elle aurait exercée (l'anti-italianisme), Franco Simone devait avoir la conscience sinon déjà la conviction que cette manière d'écrire l'histoire de la littérature devait être mise en question, et que s'il y avait une histoire à écrire, c'était moins celle, naïve et au premier degré, des relations littéraires entre la France et l'Italie fondée sur une opposition entre l'influence italienne et la réaction de rejet à cette influence, que celle de ces «*strutture interpretative*», de leur constitution, de la manière dont elles étaient devenues des vérités acquises, qui bornaient l'horizon de la recherche, en donnant des réponses préétablies à des questions savantes, qui correspondaient moins à des faits qu'elles n'exprimaient des constructions idéologiques. Le refus de la naïveté et du premier degré et la méfiance à l'égard des simplifications doctrinales devaient appartenir au tempérament de Franco Simone encore jeune chercheur; elles allaient constituer le fondement de la méthode critique du professeur, et donner à sa démarche savante sa dimension à la fois personnelle et radicale: l'historien selon lui devait être avant tout un historiographe réfléchissant sur la formation des cadres conceptuels de sa discipline, et l'histoire de la littérature française, une histoire de la «*storiografia letteraria francese*» telle que celle-ci s'était développée, non seulement dans le discours universitaire institutionnel et la critique, mais aussi et surtout sur la longue durée, dans la culture nationale elle-même. Cette conception le conduisit à considérer le discours des écrivains et les lettrés comme un discours toujours réflexif, exprimant sa propre situation historique³.

(1) F. SIMONE, *Italianismo e anti-italianismo nei poeti della Pléiade*, in *La Pléiade e il Rinascimento italiano*, actes du colloque (1976), Roma, Accademia dei Lincei, 1977, pp. 7-38.

(2) F. SIMONE, *Umanesimo, Rinascimento, Barocco in Francia*, Milano, Mursia, 1968, p. xiv.

(3) F. SIMONE, *Storia della storiografia letteraria francese*, Torino, Bottega d'Erasmus, 1969.

La question historiographique de l'italianisme et de l'anti-italianisme, de ce point de vue, était un cas d'école, elle n'était en premier lieu qu'une question historiographique, et c'est précisément en suivant la méthode critique de Franco Simone, et en bénéficiant des suggestions du plus proche de ses disciples, Lionello Sozzi, auteur d'une magistrale étude consacrée à la polémique anti-italienne en France au XVI^e siècle, publiée en 1972, dans une collection de l'Accademia delle Scienze de Turin⁴, que j'ai pu la traiter et lui y consacrer une longue suite de travaux, pour montrer la pertinence heuristique de cette mise en perspective historiographique. Avant de revenir à Franco Simone et aux lumineuses conclusions de sa communication aux Lincei, il conviendra de rappeler brièvement les termes de cette question.

L'opposition entre l'italianisme et l'anti-italianisme ne remonte pas, telle quelle, au XVI^e siècle, même si cette époque a connu à la fois une relation étroite entre les lettres françaises et les lettres italiennes et plus généralement entre la France et l'Italie. Cette problématique, ainsi que l'indique clairement le suffixe des deux termes qui la définissent, est une invention du XIX^e siècle; elle correspond au schéma historiographique classique, qui s'était imposé en France au moment du romantisme et contre lui, et dont Franco Simone, tout au long de ses travaux, chercha à analyser la genèse et les implications. C'est en 1852 en effet, très précisément, que le sujet fut été inventé par l'Académie française, qui le mit au concours de son grand prix, en demandant de

Rechercher les traces de l'influence que la littérature et le génie de l'Italie exercèrent sur les lettres françaises au seizième siècle et dans une partie du dix-septième et, en montrant les rapports et les différences des deux peuples, indiquer ce que gagna le génie français à se rapprocher surtout de l'Antiquité⁵.

La contribution du lauréat définissait précisément sous le terme d'italianisme l'imitation systématique par les Français des formes développées par la culture italienne. Mais les différentes contributions conservées proposaient toutes une même réponse qui mettait en forme des éléments déjà topiques d'un discours commun, formulé en termes d'histoire générale par Michelet et dont les sources des développements concernant l'histoire de la littérature étaient à rechercher chez Boileau et chez Voltaire. La relation entre la France et l'Italie était située dans un temps court, compris entre les campagnes d'Italie de Charles VIII et la fin du règne de Henri IV, avec un point culminant sous Catherine de Médicis et Henri III; elle était conçue selon les termes d'une influence de l'Italie sur la France, et d'une imitation de la première par la seconde dans tous les domaines des arts, des lettres, du langage et de la civilité, jugée en termes négatifs, comme une imitation nécessairement «servile», que prolongeait une métaphore longuement filée de la maladie et de la corruption. Selon ces historiens, cette maladie de l'italianisme aurait provoqué deux réactions de rejet, la première, provisoire, celle des «bons français» hostiles à cette domination culturelle, et que le «crime italien» de la Saint-Barthélemy poussait enfin à se révolter; la seconde, définitive, celle d'un choix politique conscient, sous Louis XIV, grâce à l'action de lettrés au goût épuré, par un retour à la nature et au modèle de l'antiquité classique.

La notion d'italianisme, dans ce schéma historiographique, avait son utilité. Elle servait à qualifier un point aveugle dans l'histoire des lettres françaises, une période difficile à comprendre, entre deux moments lumineux de l'identité nationale et la défi-

(4) L. SOZZI, *La polémique anti-italienne en France au XVI^e siècle*, «Atti della Accademia delle Scienze di Torino», CVI, 1972, pp. 99-190.

(5) E.-J.-B. RATHÉRY, *Influence de l'Italie sur les lettres françaises depuis le XIII^e siècle jusqu'au règne*

de Louis XIII, Paris, Firmin-Didot, 1853, p. 3. Sur l'historiographie de l'italianisme, voir notre étude *Italianisme, anti-italianisme, italophobie en France à l'époque des derniers Valois. Cent-cinquante ans de travaux*, «Comparatio», 1, 2009, 1, pp. 9-27.

dition d'un génie français authentique, le Moyen-âge gothique et l'âge classique. Cette période, à la fois séduisante et incertaine, était marquée dans le domaine politique par une succession d'échecs et de drames, dans le domaine littéraire et culturel, par la redécouverte et l'imitation des formes antiques, que la critique confondit longtemps avec des formes méridionales en général, étrangères à la tradition nationale, dans le domaine du langage enfin, par un incertain processus d'affranchissement et d'affirmation de la langue royale. Tous ces éléments, difficiles à comprendre dans leur continuité avec l'âge précédent, et à apprécier comme appartenant à un moment d'expérimentation foisonnant, furent considérés comme des erreurs, ou du moins des voies sans issue dans le développement de la civilisation française. Mal libérée du dogmatisme et de la rhétorique des doctes, la Renaissance française, en particulier dans ses expressions littéraires, passait pour un moment critique, une période au goût mal formé, où les Français avaient «pindarisé» et «pétrarquisé», où ils avaient été éblouis par le «clinquant du Tasse», séduits par un goût importé qui les aurait éloignés d'eux-mêmes.

Le sujet du colloque de l'Accademia dei Lincei auquel participa Franco Simone portait sur La Pléiade et la Renaissance italienne, *La Pléiade e il Rinascimento italiano*. Il se situait dans la droite ligne des travaux et des conceptions de Chamard, dont le livre, à l'époque, était encore considéré comme une référence. Au milieu de collègues qui en étaient toujours à évoquer l'influence italienne dans les termes de la tradition critique, à vouloir mettre en évidence des imitations et à évoquer le succès des auteurs italiens en France, Franco Simone traita le sujet de manière paradoxale. Il reprit en effet les deux notions d'italianisme et d'anti-italianisme, mais loin de les opposer selon l'antithèse traditionnelle, il les combina dans une relation dialectique nouvelle, centrée autour de la question de la réception, au prix d'un autre effort de précision critique. Cette notion en effet avait guidé les francisants et les comparatistes italiens dans des travaux d'envergure; on évoquera en particulier le magistral *Dante e la Francia* d'Arturo Farinelli⁶; mais orientés dans une étroite perspective de célébration, les études de réception se bornaient souvent à noter des différences et à les déplorer comme une marque de trahison à l'encontre des auteurs italiens reçus, sans comprendre la portée séminale de ces écarts pour les auteurs français qui imitaient les premiers.

Élargissant son propos, Franco Simone examina trois «lieux», trois figures topiques des relations entre la France et l'Italie au XVI^e siècle, trois figures emblématiques des lettres et des arts, de la culture italienne reçue en France, Dante, Pétrarque, Michel-Ange, pour étudier leur réception. Il montra en premier lieu combien celle-ci avait été réticente, complexe, biaisée, très différente en tout cas de ce que l'on avait toujours pris pour de l'admiration des Français à leur égard: Dante, honni pour son jugement sur les rois de France, non pas goûté pour sa poésie, mais utilisé par les gallicans et les protestants dans le cadre de leur polémique anti-pontificale; Pétrarque, examiné dans la longue durée d'une réception pluriséculaire et non plus limitée à la Pléiade, premier modèle oratoire et poétique, certes, mais surtout rival à dépasser; Michel-Ange, méconnu d'un Ronsard, qui pouvait lui préférer Clouet. Le prétendu modèle italien servait en fait de *signum contradictionis* et il prenait son sens dans des débats poétiques et politiques propres à la culture française.

Avant Franco Simone, l'italianisme avait toujours été conçu et présenté comme une «influence», comme une imitation souvent naïve et servile sous l'effet d'une admiration sans réserve, comme la mise en français, plus ou moins aboutie de formes et d'œuvres reconnues pour être supérieures, et inversement, l'anti-italianisme (généralement confondu avec l'italophobie, dans ses développements économiques et

(6) A. FARINELLI, *Dante e la Francia dall'età media al secolo di Voltaire*, Milano, 1908; Franco Simone

consacre une note au savant: Arturo Farinelli *studioso europeo*, «Itinerari», I, 1953, 3-4, pp. 30-39.

politiques) comme une saine réaction face à la toute puissance du modèle italien. Franco Simone remet en question cette opposition et les termes qui l'exprimaient, des catégories dont il mettait en évidence le manque de pertinence pour comprendre les faits. S'il s'agissait simplement d'opposer terme à terme italianisme et anti-italianisme, on pouvait aisément se passer de telles notions qui,

Tanto sfruttate, non sono indispensabili e che possiamo anche non utilizzare, perché talvolta sono ingombranti, sovente contrastanti, in molti casi del tutto inutili.

Toutefois, l'intelligence critique de Franco Simone fut, au contraire, de ne pas jeter l'enfant avec l'eau du bain, et de conserver ces notions en donnant le mode d'emploi d'un usage plus efficace et plus pertinent. La combinaison chez les auteurs français d'une imitation des formes italiennes et d'une émulation avec le modèle choisi, dans le cadre de débats esthétiques internes aux lettres françaises, permettait de comprendre de l'intérieur le processus de création et d'élaboration littéraire. Franco Simone, en rappelant comment les poètes français de la Pléiade avaient représenté les poètes italiens qu'ils imitaient, prêta attention aux critiques qu'ils formulaient et souligna leurs ambitions de faire mieux qu'eux. Ces italianisants procédaient par des choix qui ne leur étaient pas dictés par leurs modèles. La relation des poètes français à Pétrarque ne ressortissait pas à une imitation plus ou moins précise, plus ou moins réussie, sous l'effet de la fascination pour son discours et son personnage de poète-amant. Cette relation révélait en fait une volonté d'émulation poétique et éthique, qui reposait toujours sur une revendication de supériorité et partant sur une forme de dénigrement et de critique de l'œuvre et de l'homme dont on mettait en évidence les insuffisances. Contrairement à l'interprétation traditionnelle, Simone révélait que c'était les italianisants eux-mêmes, les poètes qui traduisaient et qui imitaient Pétrarque, qui tenaient ce discours critique, et non pas des lecteurs ou des juges extérieurs; ces italianisants, d'une certaine manière, étaient mus par un dessein anti-italianisant. C'est ce paradoxe que Franco Simone fut le premier historien à formuler clairement.

Un exemple bien connu permettra d'illustrer cette conception paradoxale en apparence et très évidente dans les faits. Dans la *Deffence et illustration de la langue française*, publiée en 1548, Joachim du Bellay donnait le programme d'une nouvelle poétique destinée à faire de la langue française une langue d'art capable de glorifier la monarchie. À cet effet, il définissait les genres et les modèles italiens à imiter en français, en particulier et de façon privilégiée, le sonnet, rapporté à Pétrarque, mais jusqu'alors inusité en français. Cette proposition suscita la réaction d'un docte lyonnais, Barthélemy Aneau, un régent de collège lyonnais, qui se définissait dans son *Quintil horacien* comme le défenseur d'une double tradition lettrée, docte et poétique, conciliant l'antiquité classique et l'ancienne poésie française, qu'attaquait un moderne, un gentilhomme, qu'il présentait comme un admirateur de l'Italie et qu'il taxait d'ignorance. Aneau portait à la fois une critique générale contre les nouveaux modèles introduits dans la poésie française par des «Grécianiseurs, Latiniseurs, et Italianiseurs en Français», mais aussi une critique particulière, contre l'Italie, qui mettait en jeu à la fois un discours littéraire et un discours moral. Le premier soulignait la faiblesse de la poésie italienne ainsi donnée en modèle:

Au lieu de défendre et illustrer notre langue (comme tu le promets), tu nous fais grand déshonneur, de nous envoyer à l'italien, qui a pris la forme de la poésie des Français, et en laquelle il est si pauvre, qu'il ne tombe guère jamais que en a et en o⁷.

(7) B. ANEAU, *Le Quintil horacien* [1550], in *Traité de rhétorique et de poétique de la Renaissance*,

éd. F. GOYET, Paris (Le livre de poche classique), Librairie générale française, 1991, p. 215.

Le second était fondé sur la dénonciation de ce qu'Aneau appelait les «corruptions italiques», parmi lesquelles le mensonge dans l'art de feindre la passion, propre à Pétrarque et à ses suiveurs⁸.

Selon le schéma classique, on aurait là une claire opposition entre l'italianisant Du Bellay et Aneau, à la fois anti-italianisant et italophobe, porte-parole d'une tradition poétique authentiquement française. Or les choses ne sont pas si simples, et il ne fallut pas attendre les recueils poétiques de Du Bellay liés à la déception de son expérience romaine, pour que celui-ci exprimât sa critique des modes italiens et, dès *L'Olive*, son recueil le plus italianisé en apparence, publié en même temps que *La Deffence*, la conscience de sa propre originalité, au cœur d'une culture lettrée et d'une pratique littéraire fondées sur l'imitation et sur une chaîne d'imitations fécondes, des Français aux Italiens, des Italiens aux Latins, des Latins aux Grecs. Cette imitation, dans les variations qu'elle permettait et qu'elle imposait, était pour lui le véritable moyen d'être original en sa propre langue:

Je ne me suis beaucoup travaillé en mes escrits de ressembler autre que moymesmes⁹.

Du Bellay ne cessait d'affirmer le principe d'émulation qui l'animait à l'égard de Pétrarque: se «rendre | Egal un jour au Laurier immortel», pour rendre «le Pò envieux». Ainsi, l'opposition réelle et seule à même de donner à comprendre la force créatrice d'une telle conception ne se situait pas entre Aneau et Du Bellay; elle se trouvait en Du Bellay lui-même, à la fois italianisant, nourri de poésie italienne, et anti-italianisant en tant que poète français, mû par un dessein original, désireux de célébrer son propre génie dans sa langue nationale.

En reprenant les textes et les œuvres sous cette lumière, Franco Simone faisait découvrir que la relation à l'Italie la plus évidente en apparence et la plus positive avait toujours été formulée en termes d'émulation et de rivalité, c'est-à-dire de conquête, que le discours des traducteurs sur les œuvres qu'ils traduisaient était un discours d'apologie de leur propre langue plus qu'un discours de célébration et d'égards pour la langue source. Les Français de la Renaissance pillaient plus qu'ils n'imitaient et qu'ils n'admiraient, et par cet usage, ils travaillaient à l'illustration et au développement de leur propre culture. Pour employer une terminologie marxiste, on pourrait parler ici de la nécessaire malhonnêteté dans l'étape initiale de l'accumulation du capital, et en particulier du capital culturel. Ces termes n'auraient peut-être pas convenu à Franco Simone. Mais par delà leur utilisation en forme de boutade, ils serviront à rappeler le contexte plus large dans lequel le savant turinois pensait la littérature, les débats littéraires et la constitution d'une historiographie littéraire: un contexte politique, orienté par l'idéologie, ce qu'il appelait «*una tradizione politico-letteraria*». La littérature des siècles passés pouvait certes s'être déployée dans une sphère autonome, celle des formes, elle prenait sens en tant que culture dans un discours commun d'ordre politique, auquel elle contribuait en lui offrant les figures symboliques capables de construire de grands mythes nationaux. Ce n'est pas un hasard si Franco Simone fut à l'origine d'une série de rencontres savantes consacrées à ce thème, «culture et politique», «culture et pouvoir en France». Nulle part, il ne formula en des termes plus précis sa conception des relations entre littérature et politique que dans la longue introduction qu'il rédigea pour les actes du colloque organisé en 1972 par l'Accademia delle Scienze de Turin et la Fondazione Cini, et qui réunissait alors, outre Lionello Sozzi et Pierre

(8) *Ibid.*, pp. 194 et 211.

(9) J. du BELLAY, *L'Olive* [1549-1550], *Œuvres*

poétiques, éd. H. CHAMARD, t. I, Paris, Société des Textes français modernes, 1908, 1996¹, p. 20.

Jodogne dont on lira ici les contributions, d'éminents spécialistes des lettres françaises des quinzième et seizième siècles¹⁰.

Dans ce texte, Franco Simone parlait des *Essais* de Montaigne, qu'il présentait comme une œuvre conclusive, comme l'expression de la crise des valeurs et de la culture humanistes au cours des guerres civiles, et il dévidait le fil de deux siècles d'idéologie monarchique française, elle-même couronnant un travail plus long, multiséculaire, d'élaboration doctrinale. Ce qu'il appelait la «*delusione*» montaignienne, pouvait certes prendre la forme du conservatisme et du rigorisme les plus marqués, elle n'était pas contradictoire dans ce processus; loin de l'interrompre, elle mettait en lumière, par contraste, sa durée et sa capacité de renouvellement. Sur la base des travaux contemporains de Corrado Vivanti, de Myriam Yardeni, de Salvo Mastellone, Franco Simone décryptait les éléments symboliques du discours de célébration de Henri IV, pour les rattacher à une longue tradition, qui plongeait loin dans le passé: l'image du *pius Rex*, la figure de l'Hercule français, l'assimilation de la cour de France et celle d'Auguste, l'évocation de l'âge d'or et le retour du règne de Saturne, un thème qu'il avait exploré dès ses premiers travaux des années 1938-1940 consacrée aux relations entre Boccace et Jean de Montreuil, la célébration de Charlemagne, étaient étudiés comme autant de «lieux», poétiques et littéraires d'un discours politique ordonné autour de la conception de la *translatio imperii et studii*; ils servaient à conforter ce qu'il appelait une conception «gallicane» des relations entre le pouvoir et la culture:

Quella concezione gallicana che, nella Francia dei secoli xv e xvi, fornì la più solida base teorica per lo sviluppo dei rapporti tra il potere politico e gli uomini di cultura¹¹.

Par delà les coupures arbitraires et les périodisations artificielles des histoires littéraires marquées par des schémas historiographiques naïfs ou pour le moins scolaires, cette conception lui permettait de retrouver le temps long de l'histoire, le sens de la continuité que les écrivains français revendiquaient précisément comme la marque distinctive de leur culture nationale, celle de la durée des lettres française, souvent du reste opposée à la *jeunesse* des lettres italiennes, dans le cadre d'un mécénat royal qui leur donnait sens et dont Guillaume Budé avait mieux que tout autre théorisé les enjeux. Franco Simone prenait soin de confirmer cette continuité par un tissu serré de références communes et de lieux partagés entre la génération de Montaigne et celle de Budé, entre l'époque de François I^{er} et celle de Charles V, entre le mécénat et le projet politique des deux rois, comme il insistait de plus en plus précisément sur cette originalité française et «gallicane», si différente d'une originalité italienne, mais que la conception étroite de la Renaissance dans l'historiographie littéraire classique contribuait à estomper par un réseau d'analogies superficielles, en privilégiant un prétendu «modèle italien» pour faire de la Renaissance un fait italien.

Telle quelle, cette singularité française, cette «*soluzione culturale*» donnée au problème posé par un «*ideale politico*» savait s'enrichir de toutes les suggestions italiennes les plus modernes, sans perdre de vue son but ni rien sacrifier de son caractère proprement national. Franco Simone pouvait sans difficulté décaler en amont, vers le Moyen-âge toute la relation à l'Italie savante que l'historiographie de l'italianisme faisait coïncider avec la seule Renaissance. Cela lui permettrait de démontrer que cette relation, dès ses origines, était mise sous le signe du conflit et de la rivalité, et de

(10) F. SIMONE, *Introduzione in Culture et politique en France à l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance*, actes du colloque (Torino-Venezia,

1971), Torino, Accademia delle Scienze, Vincenzo Bona Editore, 1974, pp. v-XLVII.

(11) *Ibid.*, p. xvii.

révéler son sens: elle assumait la fonction d'une preuve dans le discours d'exhortation que tenaient les lettrés français pour rappeler aux souverains la nécessité de jouer dûment leur rôle de mécène; et par l'effet de la familiarité que ceux-ci avaient désormais avec l'Italie, cet argument paraissait moins abstrait qu'au temps de Pétrarque et plus convaincant:

Per l'attualità, per la concretezza, il paragone con gli Italiani era quello che più colpiva i cuori e le menti di una corte fortemente impegnata nelle imprese oltre i monti¹².

Guillaume Budé avait affirmé que «*Italīs non solīs doctīs esse licet*». Franco Simone précisait que ces termes avaient déjà été ceux de la polémique engagée par Nicolas de Clamanges et Jean de Montreuil contre Pétrarque. C'étaient ces mêmes termes qui constituaient le «lieu» central du discours de propagande royale, mais aussi de tout le discours réflexif que les lettres françaises tenaient sur elles-mêmes et sur leur histoire; c'étaient les termes qu'allaient évoquer à leur tour Du Bellay et les poètes de la Pléiade, en les variant selon les nécessités de leur temps et l'évolution même des lettres italiennes. Si la rivalité politique et culturelle avait eu jusqu'alors pour objet la maîtrise du legs antique à travers la maîtrise des disciplines savantes, la philosophie, l'histoire, la philologie, la rhétorique sans oublier la poétique, dans les années 1540, elle se transformait en une émulation entre les langues vulgaires, sur une même base de revendication: pour les Italiens, le passage du latin à l'italien par le biais d'une ambitieuse entreprise de vulgarisation permise par une codification linguistique qui mettait un terme provisoire à la *questione della lingua*; pour les Français, la création d'une langue royale et savante à la fois, par le travail des doctes et des lettrés, sous le patronage d'un roi musagète, selon la belle expression de Guillaume Budé souvent citée par Franco Simone¹³.

En dépit de tous les excès et de la mauvaise foi de ceux qui les mirent en œuvre, cet argument et cette polémique avaient leur raison dans leur contexte et leur tradition, ceux de la propagande royale et non pas seulement des débats littéraires. On doit à Franco Simone une mise en garde d'ordre méthodologique contre la tentation de l'anachronisme et l'emploi de notions modernes pour juger et au besoin pour valoriser ou pour disqualifier un tel discours: celui-ci ne peut être réduit à un «*mal posto nazionalismo*». On lui doit aussi une claire définition de ce processus et de ses enjeux, en termes d'*idéologie*, qu'il employait dans le sens le plus prégnant. Cette notion en effet lui servait à définir, sans connotation négative, non seulement le discours politique, général ou partisan, mais aussi l'ensemble des relations complexes qui fondent, à une époque et dans une société données, un système de valeurs partagées, à travers des constructions rhétoriques et symboliques et la maîtrise de leurs effets. Il pouvait ainsi légitimement s'interroger sur l'origine du pouvoir de conviction de cette idéologie royale, capable de créer un véritable *consensus* culturel, un amour de la monarchie, qui ne fut contesté que durant la parenthèse des guerres civiles, et sous la forme de la *delusione* de Montaigne:

Tanta fedeltà letteraria ad una ideologia politica non saprei giustificare se non con il prestigio dell'ideologia stessa e con la carica sentimentale che tanto prestigio esaltava con i suoi simboli¹⁴.

Cette attention portée à l'idéologie révélait, au cœur de l'historicisme rigoureux de Franco Simone et de son approche des questions culturelles et littéraires si clairement

(12) *Ibid.*, p. XXVII.

(13) G. BUDÉ, *De l'Institution du prince*, 1547, f.

15, cité par Simone, *Introduzione...*, p. XXX.

(14) F. SIMONE, *Ibid.*, p. XXXV.

rationnelle, une attention et une intuition qui méritent d'être soulignées: la compréhension de la dimension affective et sentimentale des formes symboliques dont se servaient les princes et que les érudits et les poètes élaboraient et mettaient en jeu. Dans un autre développement où il évoquait la mise en forme symbolique de l'union des lys de France et de Florence par Catherine de Médicis, il notait la réaction affective du philosophe Ramus, qui avait apporté sa contribution à cette célébration:

Quando Caterina de' Medici intraprende in Francia la sua attività politica, Pierre de La Ramée *apre il suo cuore* alle migliori speranze ed esalta l'unione dei gigli fiorentini con quelli francesi per il comune vantaggio di un'unica civiltà¹⁵.

Cette dimension symbolique constituait sans doute la caractéristique la plus originale de l'ancienne culture, non pas seulement la culture de la Renaissance au sens étroit du terme, mais celle de ce temps long que Franco Simone avait pris pour objet d'étude, le temps qui allait de Boccace au début du XVII^e siècle, et qui était aussi celui de la redécouverte de Macrobie, des dieux antiques et du néo-platonisme. Il est sans doute possible de rattacher l'intuition de Franco Simone à une sorte d'air du temps de la fin des années 1960, et plus encore, à tout le savoir qu'il ne cessait d'enregistrer, en savant exact, sur tous les aspects de son domaine de recherche. Les années 1960 en effet avaient vu, dans le prolongement des travaux du Warburg Institute, la naissance et le développement des travaux consacrés aux langages figurés, aux relations entre langages et images, à tout ce que Franco Simone appelait précisément le *prestige* des symboles. Mais il faut surtout insister sur la justesse de cette intuition d'une «*carica sentimentale*» à l'œuvre dans le discours idéologique et symbolique, que les poètes mettaient au service des princes. Pour l'illustrer et pour conclure, je reviendrai au poète que Franco Simone évoquait dans sa communication des Lincei. Dans un sonnet des *Regrets*, Du Bellay en effet invoque sa patrie:

France, mère des arts, des armes et des lois,
Tu m'as nourri long temps du lait de ta mamelle [...]¹⁶.

Ces vers si français avaient leur source dans une formule de Pétrarque, «*Armorum legumque eadem veneranda sacrarum Pieridumque domus*»¹⁷, devenue topique et utilisée par les humanistes italiens dans leur propre célébration de l'Italie, «*terra che è la madre delle scienze et de le arti*». Du Bellay utilisait cette formule pour dire, sur un mode paradoxal, son expérience romaine et sa critique de Rome, en élaborant une allégorie de la France et de la *translatio imperii et studii*, riche de la plus forte charge affective, à la fois poétique, ainsi que l'avait déjà compris Chamard, mais aussi politique, ainsi que le révélait Franco Simone.

JEAN BALSAMO

(15) F. SIMONE, *Storia della storiografia letteraria francese* cit., p. 115 et note. Nous soulignons.

(16) J. Du BELLAY, *Les Regrets* [1558], sonnet 9, éd. J. Jolliffe avec un commentaire de M.-A. Screech, Genève, Droz, 1974, pp. 66-67.

(17) FR. PETRARCA, *Epistolae metricae*, 24, «Ad Italiam ex Gallis remeans», *Opera omnia*, Bâle, Froben, 1554, col. 1367; voir D. Stevens, *Petrarch's greeting to Italy*, «The Musical Times», vol. 115, 1974, pp. 834-836.